

Eaux souterraines, sources de dignité et ressources sociales : cas d'agriculteurs dans la plaine du Saïss au Maroc

Hassan Quarouch¹
Marcel Kuper^{2,3,4}
El Hassane Abdellaoui⁵
Sami Bouarfa¹

¹ Irstea
UMR G-eau
361 rue J-F Breton
BP 5095
34196 Montpellier cedex 05
France
<hassan.quarouch@laposte.net>
<sami.bouarfa@irstea.fr>

² Cirad
UMR G-Eau
361 rue J-F Breton
BP 5095
34398 Montpellier cedex 05
France
<marcel.kuper@cirad.fr>

³ Cirad
UMR G-Eau
Rabat
Maroc

⁴ IAV Hassan II
DGR
BP 6202
Rabat Instituts
Maroc

⁵ École nationale d'agriculture
km. 10
Route Haj Kaddour
B.P. S/40
Meknès,
50001
Maroc
<elhassane@aol.com>

Résumé

La réalisation d'un forage est pour un *fellab* (agriculteur) du Saïss un argument agroéconomique de l'ordre de l'évidence pour conduire une agriculture rentable. Cependant, l'accès aux eaux souterraines manifeste d'autres réalités socio-affectives qui motivent de manière forte la décision d'accéder à « son eau à soi ». Avoir sa propre eau est pour le *fellab* aussi une évolution qualitative, une émancipation d'une agriculture d'hier, qui étouffe la dignité et l'estime de soi. Ce qui pose problème pour les *fellabs* ce n'est pas la disponibilité de l'eau en soi, la difficulté est de rassembler tous les accords pour aller la chercher. L'orientation sans précédent vers une agriculture irriguée par les eaux souterraines conduit à une surexploitation des nappes du Saïss. On peut se poser la question de ce qu'il va advenir de ces *fellabs* qui misent toutes leurs forces dans un forage.

Mots clés : eau souterraine ; irrigation ; Maroc ; surexploitation.

Thèmes : eau ; économie et développement rural.

Abstract

Subterranean waters, a source of dignity as well as a social resource: The case of farmers on the Saïss plain of Morocco

Installing a tube well is common sense for farmers on the Saïss plain (Morocco) for agro-economic reasons. However, access to groundwater also reveals deeper socio-emotional realities that explain why farmers seek individual access to water. Possessing one's "own water" represents a level of social development for the *fellabs*, which allows him to emancipate himself from "outdated" agriculture that can curb dignity and self-esteem. The problem for the farmer is not the water availability itself. The challenge is to bring together the agreement of his family, the local authorities, the social group, and the river basin agency. The unprecedented orientation towards irrigated agriculture using subterranean groundwater sources is leading to overexploitation. It begs the question of what may happen to these farmers who invest all their efforts into installing a tube well.

Key words: groundwater; irrigation; Morocco; overexploitation.

Subjects: economy and rural development; water.

Introduction

Notre ambition est de comprendre comment l'accès aux eaux souterraines, la réalisation individuelle d'un forage, trouve des réalités et des motivations d'actions dans le vécu subjectif des *fellabs* (agriculteurs).

Rechercher une meilleure productivité, maîtriser l'irrigation est pour un *fellab* une vérité en soi (Amichi *et al.*, 2012). C'est cette évidence de faits que nous souhaitons mettre entre parenthèses. Nous ne réfutons pas ces positions, elles ont un statut de vérité qui est la leur. Ce que nous voulons c'est mettre en débat ce que

Tirés à part : M. Kuper

doi: 10.1684/agr.2014.0699

Pour citer cet article : Quarouch H, Kuper M, Abdellaoui EH, Bouarfa S, 2014. Eaux souterraines, sources de dignité et ressources sociales : cas d'agriculteurs dans la plaine du Saïss au Maroc. *Cah Agric* 23 : 158-65. doi : 10.1684/agr.2014.0699

représente un accès aux nappes pour un *fellab* du Saïss, qui ne souhaite « *plus que sa dignité soit étouffée dans une lutte pour l'eau* ».

Depuis près de 50 ans (Kuper *et al.*, 2012), l'exploitation des eaux souterraines, au Maroc comme dans le Sud de l'Europe, en Asie, et aux Amériques, connaît « *une révolution silencieuse* » et invisible (Llamas et Martinez-Santos, 2005). Silencieuse par l'évolution anarchique, individuelle et informelle des forages privés. En Inde, par exemple, Shah (2009) estime que le nombre de forages est passé de 87 000 en 1950 à près de 25 millions en 2009 (Dhawan, 1981) ; invisible dans le sens où les eaux souterraines sont ontologiquement hors du « voir voyant ». Les agriculteurs ne perçoivent pas l'action de leur pompage sur les nappes et ne se représentent pas la finitude des eaux souterraines. Cependant, bien que les nappes soient invisibles, elles ne sont pas inconnaissables (Siebert *et al.*, 2010). Études et rapports hydrogéologiques sur la dynamique des aquifères du Saïss ne font pas défaut. En revanche, nous savons peu de chose sur les motivations et les manières d'accéder aux eaux souterraines manifestées par les *fellabs*. Et fondamentalement, qu'est-ce qu'un accès à la nappe représente dans la vie du *fellab* au point d'être considérée comme un attribut de reconnaissance sociale et de dignité (*El karama*).

L'étude que nous présentons a été réalisée dans le Nord-Ouest du Maroc, dans la plaine du Saïss où se trouvent les villes impériales de Fès et Meknès. Les objectifs de notre étude sont de comprendre ce que représente l'eau souterraine pour les agricultures familiales qui fondent 80 % des agriculteurs sur 20 % des surfaces agricoles utiles. La réalisation d'un forage coûte environ 100 000 dirhams (1 dirham marocain vaut 0,09 euro en 2012), soit 4 années de salaire au smic (200 euros/mois), représentant un investissement que bon nombre d'agriculteurs ont du mal à faire.

Le Saïss : une agriculture dépendante des eaux souterraines

La plaine du Saïss s'étend sur 2 200 km² entre les rides prérfaines qui limitent la plaine au nord et le

causse moyen atlasique au sud. Les limites de la plaine sont aussi celles du système aquifère du Saïss (*figure 1*) qui a un statut socio-économique important. Il alimente en eau potable les villes de Fès, de Meknès et les villes avoisinantes, soit près de 6 millions d'individus. La faiblesse du réseau hydrographique fait des nappes des déterminants pour le développement de l'agriculture irriguée. Selon l'Agence de bassin, deux tiers de l'eau d'irrigation proviendrait des nappes.

Le complexe de nappes du Saïss est constitué par une nappe phréatique et par une nappe profonde. Cette dernière était qualifiée d'ascendante dans le passé, rendant son exploitation aisée (Margat, 1955). Ces deux nappes communiquent entre elles par endroits, à travers des flexures et failles. La nature du sol et la faible profondeur de la nappe phréatique la rendent accessible avec des puits traditionnels à des profondeurs de 20 à 80 m. La nappe profonde, elle, se situe dans des formations du Lias et du Miocène de formation karstique. En bordure du causse, nous trouvons de nombreuses sources qui alimentent de petits périmètres irrigués. Dans cette zone de bordure du causse atlasique l'accès à la nappe profonde nécessite des forages de 150 m en moyenne.

Depuis les années 1980 le Maroc a connu de nombreuses sécheresses (Stour et Agoumi, 2008). Trois sécheresses ont été plus sévères : celle du début des années 1980, 1995 et 2000. La première sécheresse a déclenché une vague d'installation de puits (Ameur *et al.*, 2013). Les deux dernières ont vu l'arrivée des Syriens avec leurs techniques de forages profonds, constituant une innovation marquante (Chaudhry, 1990). La diffusion rapide de ce mode d'accès aux eaux souterraines a entraîné une forte concurrence et une diminution des coûts (*figure 2*).

L'absence d'aménagement hydraulique, les sécheresses, la présence de nappes vues comme « un don de dieu » ont orienté les *fellabs* vers l'eau des nappes. Selon l'Agence de bassin, le Saïss est passé de près de 900 puits dans les années 1980 à plus de 12 000 puits et forages en 2012 (Moench, 2007). Le bilan alarmiste de l'Agence de bassin fait état d'une ressource en phase de surexploitation critique préconisant ainsi l'application urgente de la loi sur l'eau 10.95 (Fayssse et Petit, 2012)

qui appelle à une réglementation de tous les puits et forages, à l'installation de compteurs et au paiement d'une redevance pour l'eau prélevée.

Méthode

Nous avons fait 21 interviews ouvertes sans nous limiter à un *douar* (village) en particulier mais en restant sur la ligne de bordure karstique. Nous avons fait le choix d'aller vers des *fellabs* irriguant avec les eaux souterraines. Pour aller à la rencontre des *fellabs* et constituer nos interviews nous avons arpenté la *séguia*¹ principale de la zone, seuls dans un premier temps, puis accompagnés de l'aiguadier. Cela nous a permis d'être vus et identifiés par les *fellabs* et de ne pas être associés à un agent de contrôle de l'État ou autre. Par la suite, nous sommes allés vers les lieux de rencontre et de dialogue des *fellabs* que sont les souks locaux. Nous y avons retrouvé des *fellabs* déjà interrogés ainsi que l'aiguadier. Ces rencontres nous ont permis d'aller vers d'autres *fellabs* ayant un forage récent ou en cours de réalisation. Notre présence sur les souks a été décisive dans la construction d'une relation de confiance permettant d'être invités chez les *fellabs* pour voir leur forage, leur fierté. Nous avons choisi de nous focaliser sur les agriculteurs familiaux en considérant l'agriculture « familiale » dans le sens où le foyer de l'agriculteur se trouvait sur l'exploitation ou à proximité. Le fait que le foyer soit à proximité des parcelles nous a permis d'être invités par le *fellab* à partager et à participer à son intimité. Entrer chez le *fellab* c'est accéder à une autre qualité d'informations et aux visites d'autres *fellabs*, en somme à la vie de la maison. En revanche, le fait d'être propriétaire de la terre n'a pas été un critère ; nous avons aussi interviewé des agriculteurs qui étaient locataires, associés avec le propriétaire, ou encore liés par arrangements (Ammar Boudjellal *et al.*, 2011).

Nous avons abordé nos interviews en expliquant que nous faisons une étude au Maroc sur les hommes, l'agriculture et l'irrigation par les eaux souterraines. Nous disions que nous voulions comprendre comment l'accès

¹ Canal d'irrigation à ciel ouvert.

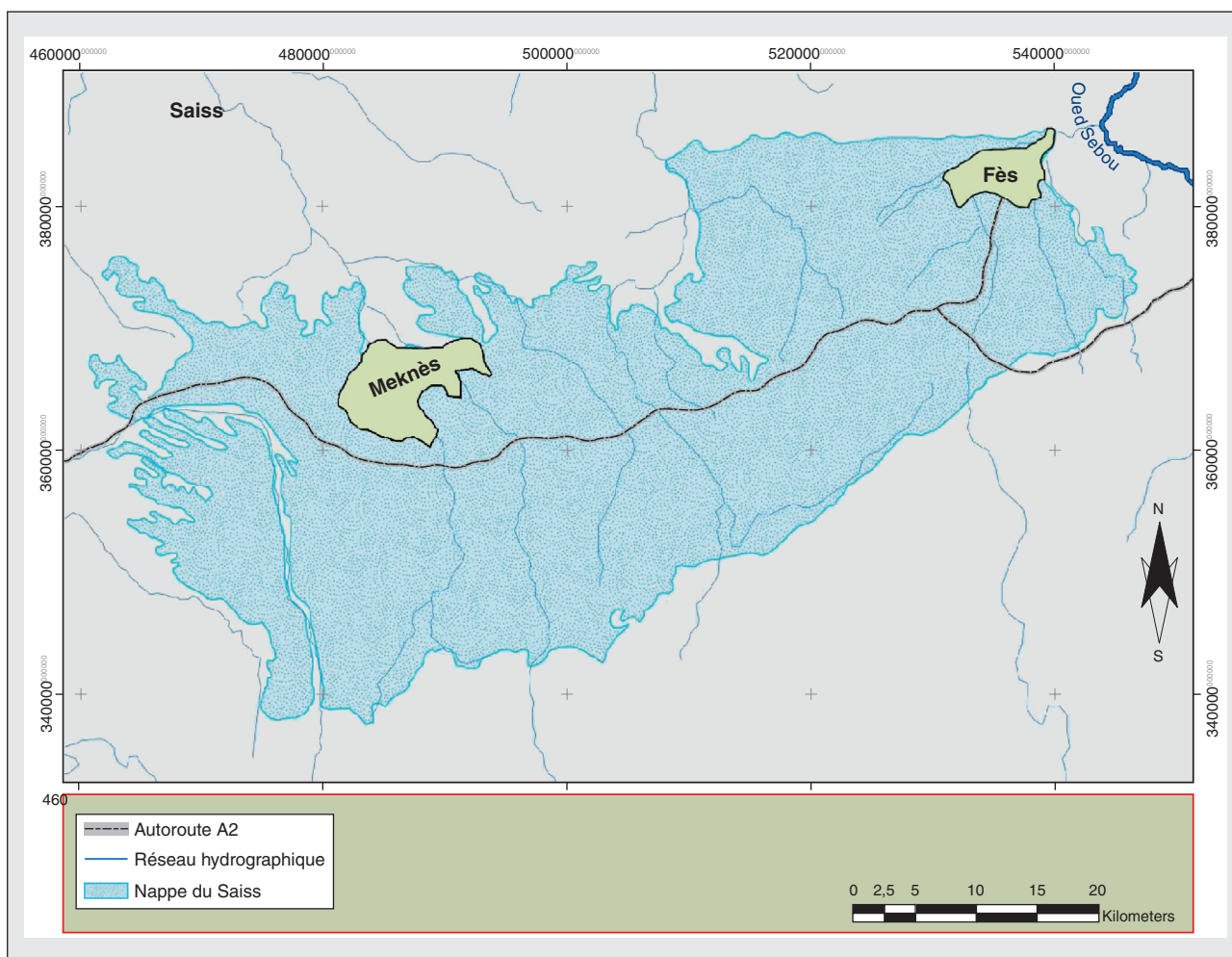


Figure 1. Carte de délimitation de la nappe du Saïss.

Figure 1. Map showing the outline of Saïss groundwater.
Agence de bassin hydraulique du Sebou.

aux nappes est devenu possible et ce que les *fellahs* font pour avoir leur forage. Nous commençons notre entretien par l'histoire du *fellah* lui-même, comment sa famille est arrivée sur le territoire, la composition de sa famille, sa vie quotidienne, sa condition sociale, ses espérances pour lui et sa famille, si son exploitation agricole lui permet de vivre selon ses aspirations et ses désirs d'avenir, les conditions pour vivre de l'agriculture aujourd'hui dans le Saïss. Nous avons privilégié la compréhension de « ce qu'avoir accès à l'eau souterraine veut dire » pour un agriculteur du Saïss. Cela demandait de revenir sur le parcours d'accès à l'eau, le parcours social en tant que construction des conditions sociales (réseaux sociaux, arrangements, circuit et statut des autorisations de forage) et

sur le parcours identitaire au travers de la phénoménalisation des événements de vie liés à l'accès à l'eau souterraine. Enfin, nous avons traité les matériaux de nos interviews de deux manières. Le jour même, nous reprenions toutes nos notes, nous y ajoutions nos remarques, impressions, questions auxquelles nous n'avions pas pensé et ce que les situations d'empathie évoquaient en nous. Nous avons fait un travail important de traduction et d'interprétation pour relever le sens même de ce qui avait été dit. Nous précisons que nous parlons la langue locale. Cette étape « d'auto débriefing » nous a permis de ne rien perdre de nos journées et de préparer les journées à venir. Nous avons réalisé des enregistrements mais ceux-ci étaient plus une sécurité. Nos entretiens étaient longs,

parfois sur les parcelles, au domicile du *fellah*, au café, en marchant ou assis. La pluralité des lieux d'interview ne permettait pas toujours un enregistrement de qualité. Mais il nous permettait de revenir sur des moments précis de l'interview, surtout lors des phases de traductions et d'interprétations.

L'accès à l'eau souterraine

Parcours social de l'accès à l'eau souterraine

La bénédiction de la famille

L'accès à l'eau souterraine est un parcours social qui implique



Figure 2. Foreurs syriens sur le causse pré-atlasique.

Figure 2. Syrian drillers on the pre-Atlas plateau.

l'économie de la cellule familiale. En cas d'échec c'est en son sein que les effets en seront vécus. Parler de son projet à sa famille c'est lui demander une « bénédiction » libératrice.

• Khalid, *fellab* (février 2012) : « On rencontre beaucoup de gens au marché ou au café ; on parle de nos projets, mais c'est avec ta maison que la parole est vraie. Quand on a voulu faire le forage, il y avait mon père, mon oncle, mon frère et mon cousin, qui avait déjà le forage, et ma mère aussi. Ma femme et ma sœur étaient là, (...) elles étaient occupées mais

elles ont tout entendu (...). Après le départ des invités la discussion a continué, ma femme m'a dit "que dieu facilite les choses", elle a engagé nos paroles. . . »

L'accord des autorités locales

Se projeter dans la réalisation d'un forage demande de « serrer de nombreuses mains » avant et après la réalisation du forage. L'accès aux nappes demande différents statuts d'autorisations dont la première appa-

raît avec les autorités locales auxquelles « il faut dire ». Dans une société du « face-à-face où tout le monde sait qui a fait quoi » (Tozy et Hibou, 2000) il est impossible de ne pas dire ce que tout le monde voit, à commencer par le *moqadem* ou le *cheikh* qui sont les auxiliaires du *caïd* qui est le représentant de la direction régionale des affaires intérieures.

• Hamed, *fellab* (avril 2012) : « Tu ne peux pas faire un forage sur un coup de tête. Il faut aller voir le *moqadem*, si tu ne vas pas à lui, il viendra à toi. C'est comme ça, tu ne peux rien faire sans qu'il le sache (...). Lorsque je suis allé le voir pour lui parler de mon projet il m'a dit qu'il était d'accord. Ce qui voulait dire que je pouvais lui donner de l'argent (rires). »

Pour la majorité des agriculteurs, la « bénédiction » du *moqadem* est un passage obligé. Cependant, le forage reste illicite, seule l'Agence de l'eau est habilitée à donner une autorisation de forage. Les agriculteurs le savent, mais il y a un manque de confiance envers une administration dont ils retiennent qu'elle veut leur faire payer « leur eau ». De plus, le montage du dossier représente un coût de 3 000 dirhams, avec une instruction longue et sans garantie d'autorisation.

• Ali, *fellab* (juin 2012) : « Il y a une administration à Fès qui s'occupe de l'eau, on dit qu'il faut leur demander une autorisation. Sans cette autorisation on ne peut pas avoir de subvention pour le goutte-à-goutte. Mais on ne sait même pas si on va avoir de l'eau suffisamment. Et sans eau la subvention ne sert à rien. Nous, on prend tous les risques et eux, ils prennent l'argent sans rien en retour. Ils sont loin de nous ces gens-là. . . »

La communauté : la règle de 100 mètres

Un autre niveau pragmatique est celui de la définition du point de forage. Dans la catégorie d'agriculteurs que nous avons interrogés, 4 sur 21 ont défini le point de creusement avec un sourcier ; 17 ont défini leur point de creusement en fonction de la géographie de la parcelle, du savoir local sur les nappes et de l'expérience des foreurs. Seul un agriculteur n'avait pas trouvé d'eau de manière suffisante. De prime abord, la prolifération

des puits et forages semble se faire sans aucune règle, sans aucune concertation entre les agriculteurs. Or, la réalisation d'un creusement s'ordonne par des consensus locaux. Il est une règle, par exemple, qui précise que les puits ou forages doivent être distants de 100 m. Cette règle, mobilisée par une communauté, prend le pas sur l'autorisation du *moqadem*.

• Abdelwahed, *fellah* (mai 2012) : « J'ai fait mon forage sur ce lot (1 000 m²), mon projet était d'amener l'eau sur la parcelle en contrebas. De ce côté l'eau est salée, tout le monde le sait (...). J'ai rencontré le moqadem, puis le cheikh, ils m'ont donné leur accord. J'ai trouvé l'eau en bonne quantité, mais les habitants du douar m'ont accusé de faire mon agriculture avec leur eau (...), et que je ne respectais pas la règle de 100 mètres avec le forage voisin (...). J'ai dû fermer le forage. »

Un forage à crédit bricolé

Un forage est un risque financier qui peut « casser le dos, au point de ne plus pouvoir se relever ». Aucun des agriculteurs interviewés n'a contracté de crédit bancaire, même s'ils parlent « de réalisation à crédit ». Ce qui est appelé « crédit » est un morcellement dans le temps des tâches et de l'acquisition des équipements du forage. L'achat des matériels nécessaires à la réalisation d'un forage se fait progressivement, et seulement quand les *fellahs* disposent de l'argent. Sociologiquement parlant, le crédit bancaire va à contre-courant des valeurs traditionnelles et des normes de comportements du *fellah*. C'est au travers de sa capacité à économiser que l'activité économique des *fellahs* trouve une de ses fins.

• Mouloud, *fellah* (avril 2012) : « J'ai fait le forage avec le tubage en 2006 (...). Nous sommes tombés sur une bonne veine. Nous avons acheté et installé la pompe immergée au printemps 2007. On a fait installer les rails supports moteur et on a laissé comme ça, bien couvert. Ces dernières années il y a de l'eau en abondance dans la séguia, la mise en route du forage n'était pas nécessaire. J'ai pris mon temps pour trouver un bon moteur de R21 (...). J'ai fait mon forage avec le temps, comme avec un crédit (...). »

Le forage : symbole de modernité

L'émancipation d'une agriculture d'hier

Avoir un forage c'est se dégager de l'agriculture d'hier. L'accès à l'eau souterraine appelle une forme d'émancipation de la condition agricole vécue par les pères. Les « jeunes agriculteurs » veulent s'émanciper de l'agriculture des pères en se positionnant dans le maraîchage, mais aussi dans une posture de professionnel de l'agriculture disant que les « anciens faisaient une agriculture de bricolage ». Le bricolage étant vue comme l'association d'activités agricoles (culture en pluvial, élevage ovin et bovin) mais aussi comme une pluralité d'activités extra-agricoles (vente de moutons lors de l'Aïd el Kébir, et toutes opportunités). Le forage a une connotation de modernité par la mobilisation de nouvelles techniques, et du fait d'une émancipation de l'agriculture des anciens. Pour Ali, une agriculture moderne signifie faire du maraîchage.

• Nour, *fellah* (mai 2012) : « Nos parents étaient des *fellahs* qui ne faisaient pas vraiment de l'agriculture. Ils faisaient un peu de tout, élevage, blé... mais c'était pour survivre. Ici le seul moyen pour vivre de son agriculture se résume en trois choses : avoir de la terre, avoir un forage et faire du maraîchage. Si tu n'as pas de forage tu restes un agriculteur d'hier. Tu fais du bour², de l'élevage et tu trimes. »

Une agriculture non irriguée est symbole de souffrance, d'un travail qui use plus qu'il ne donne. Ce qui est mis en évidence par Ali et Hamid c'est le désir de se dégager d'une agriculture « passiste ». Passer d'une forme d'agriculture irriguée par « l'eau de Dieu » à une agriculture irriguée avec « mon eau à moi ». « Mon eau à moi » est une étape forte, une affirmation statutaire en tant qu'agriculteur dans le « coup ». Hamid a dû convaincre son père qu'il était possible de mieux vivre du travail agricole avec le maraîchage. L'exploitation n'avait pas de forage, seulement des droits d'eau de surface de 24 heures par semaine, ce qui était

suffisant pour l'irrigation des 3 hectares qui lui étaient confiés.

• Hamid, *fellah* (avril 2012) : « Tous ceux qui font du maraîchage arrivent à s'en sortir. Je me suis lancé avec nos droits d'eau. Mais l'année a été sèche (...). Je ne pouvais pas abandonner, autrement le père aurait tranché sur l'abandon du maraîchage. Tout est devenu difficile et compliqué, j'ai dû quémander de l'eau à un cousin qui a un forage à plus de 2 km. J'ai tiré un plastique jusqu'ici. C'était très difficile pour moi, pas coté travail, mais demander de l'eau, c'est comme faire la charité, c'est pareil, c'est la honte et l'humiliation qui sont plus lourdes que toutes les pierres de l'Atlas (...). Je sais ce que ne pas avoir d'eau veut dire, c'est ta dignité d'homme que tu enterres. »

Le forage – plus qu'une acquisition matérielle : une estime de soi

Durant nos investigations nous avons questionné ce que les eaux souterraines représentent pour les *fellahs* du Saïss. D'abord, nous avons des réponses agroéconomiques, sur les choix d'assolement guidés par la rentabilité que procure le maraîchage. En partageant le quotidien, le travail, les repas, les discussions se sont orientées sur ce qu'il était permis d'espérer en ayant un accès aux nappes.

• Ali, *fellah* (novembre 2011) : « Le forage a fait de moi une autre personne, à la grâce de Dieu, je ne suis plus le même. C'est comme lorsque tu montes sur ces rochers, tu vois plus loin. Le matin je me lève, je me sens confiant, je me rase et je marche droit. J'ai enfin mon eau à moi, maintenant je fais de l'agriculture. »

Bien plus qu'une innovation au sein de l'exploitation, le forage est une modalité de changement profond et d'estime de soi.

Discussions

Approbations et proxémie

Faire un forage ne se fait pas sur « un coup de tête » il y a tout un ordre d'approbations nécessaires à l'aboutissement du projet. Au travers de nos résultats nous avons relevé quatre

² Zone de culture sèche.

grands cercles de proxémie (Hall, 1966) qui appellent la bénédiction la plus intime et affective à la plus lointaine et technocratique (*figure 3*). Le cercle le plus intime est celui de la famille où la bénédiction se donne par la mise en présence de la lignée de Khalid où son père, son oncle son cousin ainsi que sa mère participent à la prise de décision. Bien que sa femme et sa sœur ne participent pas au débat, elles écoutent et apportent leur bénédiction. Parler du projet de forage au sein de la maison va au-delà d'une information aux membres de la famille. Il y a quelque chose de l'ordre du rituel, qu'il ne faut pas comprendre comme la demande d'une autorisation aux autorités que sont père, oncle, mère et femme. La décision de Khalid était prise, mais la bénédiction de la famille remplit son rôle essentiel : porter ce que l'individu ne peut supporter seul. Faire un forage est un risque matériel mais aussi spiri-

tuel ; c'est à la grâce de Dieu que l'on se soumet. Et il ne peut y avoir grâce divine sans la bénédiction des parents dont le statut spirituel dépasse et facilite les formes matérielles. Le deuxième ordre de proxémie est la « bénédiction » des autorités locales. La simplicité de cette procédure n'est qu'apparente, elle suppose d'être connue et reconnue par les autorités locales. Elle est importante dans le sens où elles embrayent l'action de réalisation du forage. Les autorités locales sont des autorités censurantes qui peuvent mettre un coup d'arrêt au forage. Dans la réalité, *fellahs* et autorités locales partagent le quotidien, se voient au souk, au café, ce qui favorise le dialogue et fait de l'autorisation un consensus interpersonnel et non une procédure administrative. L'autorisation de forage a une valeur intime qui n'a aucune légitimité vis-à-vis de l'agence de l'eau. Ce que veulent et ce que

peuvent ces autorités c'est le maintien de la paix sociale.

Le troisième niveau d'autorisation de forage est celui du groupe social local. La prolifération des forages sur la plaine du Saïss est telle qu'un forage ne se fait pas « loin des yeux ». Il est nécessaire d'avoir la bénédiction du groupe social local, de parler de son projet en public, aux cafés, aux souks pour dire ses intentions. Sans l'approbation du groupe social, le *fellah* se verra sanctionné par la pression sociale qui lui imposera de fermer son forage. Situation de conflit que les autorités locales gèrent en se rangeant du côté du groupe. La position sociale de l'agriculteur dans le groupe social local a une incidence certaine sur cette autorisation.

Le quatrième niveau est celui de l'autorisation de l'Agence de bassin, qui, sur le plan légal, est légitime. Or, les *fellahs* n'y trouvent aucune légitimité d'action, sauf pour obtenir des subventions. Pour eux l'Agence est bien trop loin de leurs préoccupations, elle ne participe pas à la prise de risque et ne donne aucune garantie d'accès à l'eau souterraine. L'agence de l'eau est vue comme une administration en décalage avec la réalité des agriculteurs, et sa mission de sauvegarde de la nappe reste mal comprise. Pour les agriculteurs, le fait que l'agence souhaite prélever une redevance sur l'eau souterraine est un manque de reconnaissance de ce que vivent les agriculteurs, de ce qu'ils engagent d'eux-mêmes dans la réalisation d'un forage. Pour les agriculteurs, « *cette administration qui se trouve à Fès ne travaille pas pour faire grandir les agriculteurs comme nous. Elle ne nous regarde même pas, nous sommes des petits, sans force, ni puissance. Elle veut nous garder la tête sous l'eau. ...* ».

La dignité

La notion de dignité est difficile à définir, le mot *dignitas* porte en lui sa polysémie. Il peut renvoyer à la dignité humaine, à l'estime de soi et parfois à l'honneur. L'honneur est aliéné à l'emprise de la reconnaissance par le groupe social d'appartenance, par l'histoire collective dans laquelle le sujet se reconnaît. L'honneur nous dit Bourdieu (1972) est une économie de

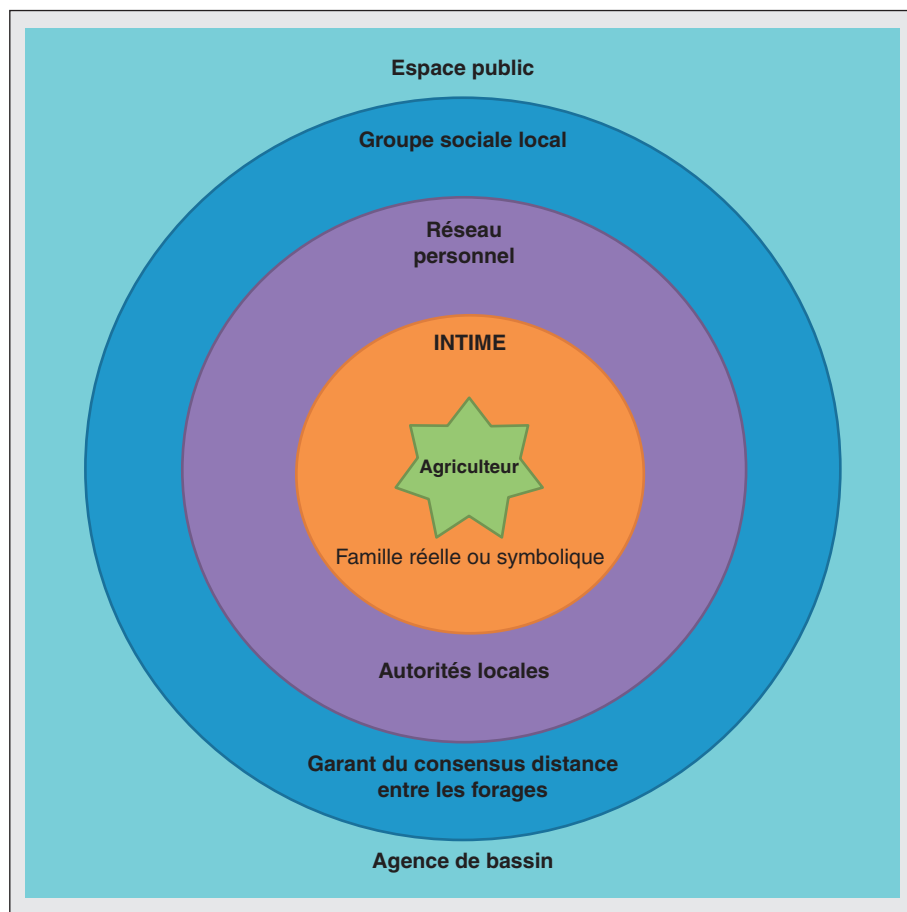


Figure 3. Niveaux de proxémie dans le processus d'installation d'un forage.

Figure 3. Levels of proxemics in the installation process for a well.

la réputation qui peut appeler à la vendetta et conduire les groupes en opposition à s'entre-tuer jusqu'à la disparition. Dans notre cas, ce qui manifeste la dignité c'est justement le sentiment du manque de dignité, ce qui fait frein à l'estime de soi, c'est cette part négative qui met à l'épreuve la manifestation de la dignité.

Karama veut dire dignité en arabe. L'eau souterraine apparaît comme étant au fondement de la dignité d'un *fellah*. Dire que l'on souhaite « avoir son destin en main » ; « avoir la tête hors de l'eau » ; « être reconnu et vivre par mon travail » ; « depuis que j'ai un forage je me sens bien, je me vois me raser le matin... », tout cela évoque chez nous la question de la dignité. Le mot dignité tel quel n'a pas été dit par les agriculteurs, c'est nous qui traduisons le sens contenu dans ce qu'ils voulaient dire.

La notion de dignité est très riche de significations. La philosophie, la théologie et le droit ont contribué à l'apport matériel de ce questionnement. Dans les textes de Kant ou de Levinas l'homme digne est un homme prototype, idéalisé, fantasmé. Or il y a une séparation radicale entre les principes de réalités sociales que l'homme doit affronter et les constructions théoriques de la réalité sociale. Les discours et les revendications politiques convoquent la notion de dignité. Le président algérien Bouteflika en avait fait son slogan de campagne électorale en 1999 : *aaïza* et *karama* (fierté et dignité). Les slogans lancés lors des printemps arabes aussi « *ont porté la dignité comme une soif globalisée* »³, les luttes des femmes arabes appellent à la liberté et à la dignité. La notion de dignité veut tout dire, ce qui « *fait dire à certains auteurs qu'elle n'est qu'un simple slogan* » (Andorno, 2010). Les discours et les débats sur la dignité donnent à l'homme une grandeur métaphysique mettant entre parenthèses ce qu'est un homme dans sa réalité vivante, dans sa fragilité, sa vulnérabilité. Notre propos est de faire un saut qualitatif entre une dignité pensée et une dignité éprouvée. C'est par notre expérience de terrain, par les dires des *fellahs* que nous souhaitons illustrer la manière avec laquelle les

eaux souterraines appellent une dignité en chair et en os.

• Mouloud, *fellah* (avril 2012) : « *Je peux souffrir de mon travail, je peux porter des pierres sur mon dos, c'est une souffrance qui fait grandir. Mais demander de l'eau pour faire mon agriculture c'est plus lourd que tout. Faire la charité de l'eau c'est l'humiliation de tout ton souffle de père, d'agriculteur, de fils... Tout ce qui fait de toi un homme tu dois l'oublier. Je ne veux plus souffrir de ça... de cette honte d'avoir à demander de l'eau à d'autres* ».

Demander de l'eau est une souffrance qui atteint l'individu au plus profond de lui-même. L'humiliation, la honte, l'impuissance, le démembrement de sa virilité, la culpabilité de ne pas être à la hauteur. Ce que représente l'eau des nappes se comprend au travers de l'épreuve pathétique de l'humiliation où le corps et l'âme sont mis en souffrance. C'est l'homme avec toutes les charges sociales du patriarcat, qui lui imposent d'être « un homme », qui se trouvent dénudés, émiettés, fracturés. Mouloud ne veut plus souffrir de « ça », où le corps est cris, douleurs, somatisations et « ça » fait mal (Groddeck, 1923). Faire un forage est une prise de risque qui coûte cher et peut en cas d'échec fragiliser longuement l'économie de la famille. Mais avoir son forage, c'est défaire l'humiliation de son horizon de vie et se défaire de la lourdeur du manque de dignité qui comme des acouphènes abasourdit le corps et l'âme. Avoir son forage, c'est retrouver « *le silence de l'âme* » (Leriche, 1936).

Conclusion : de l'eau de Dieu à l'eau à soi

Avoir son propre forage c'est « avoir son eau à soi », une eau réelle, une ligne de vie qui incarne l'engagement pathétique et ouvre l'horizon des possibles d'une agriculture à la hauteur du monde moderne. Faire une agriculture moderne suppose une agriculture émancipée et émancipatrice. Émancipée des caprices climatiques, des tours d'eau, des contraintes horaires et des relations conflictuelles qui les accompagnent ; émancipatrice d'une image passéiste où « *sans l'eau*

du forage tu restes un agriculteur d'bier (...) ». L'eau souterraine, c'est en quelque sorte un saut qualitatif dans le métier d'agriculteur mais aussi dans la temporalité du métier. C'est-à-dire que sans accès à l'eau des nappes les *fellahs* doivent absolument trouver d'autres moyens de gagner de l'argent. La réalisation d'un forage est un événement marquant dans la vie des agriculteurs. C'est une prise de risque financier qui engage toute la famille et qui peut faire des dégâts économiques de manière quasi instantanée. Un agriculteur nous a dit : « *Un agriculteur qui fait un forage et qui n'a pas d'eau ne se relèvera pas de cet échec. Il ne pourra faire aucun investissement durant de nombreuses années...* » L'accès à l'eau souterraine, c'est deux temporalités de risque : le premier instantané où l'on ne trouve pas d'eau, et le second qui concerne tous les agriculteurs du Saïss au regard de la situation de surexploitation des nappes pouvant mettre en péril leur agriculture. La notion de surexploitation est un paradigme d'ingénieur qui ne fait pas réalité pour les *fellahs* du Saïss. La pénurie d'eau est liée aux difficultés d'accès aux nappes et non à leur surexploitation. Le niveau de l'eau dans les forages est associé à l'abaissement des bonnes années de pluie et à l'aléa de la sécheresse. Condition qui est un *habitus* chez les *fellahs* du semi-aride et non une perception de la surexploitation des eaux souterraines. La question de la surexploitation est un sujet très intéressant qui peut faire l'objet d'un autre article.

Nous nous sommes posés comme objectif de comprendre ce que sous-tend l'action pour la réalisation d'un forage. Sur le plan individuel, la quête de la dignité et ce qu'elle projette vers un avenir, une condition de vie qui soit autre que du domaine de la survie et des formes de reconnaissances sociales sont autant de réalités dont il faut tenir compte pour comprendre les logiques sociales qui motivent la réalisation d'un forage. À cela il faut ajouter la grande humilité des *fellahs* de la plaine du Saïss. Une humilité qui n'est pas à mettre sous l'ordre de la faiblesse ou du fatalisme. Réaliser un forage c'est prendre le risque du malheur, de l'échec. Mais il nous faut entendre une voix qui peut nous paraître étrange où le « *malheur n'est pas forcément dicté par Dieu,*

³ *Le Monde* du 30 juin 2011.

toute épreuve n'est pas une sanction mais rien n'est plus contraire à la grâce de Dieu que de rester assis à attendre sans rien faire, la grâce de dieu ne tombe pas du ciel. Partant de là il faut tout essayer et agir jusqu'au bout... ». ■

Remerciements

Cette étude a été effectuée dans le cadre du projet ANR-Groundwater Arena (CEP S/11-09).

Références

Ameur F, Hamamouche MF, Kuper M, Benouniche M, 2013. La domestication d'une innovation technique : introduction et diffusion du goutte-à-goutte dans deux *douars* au Maroc. *Cahiers Agricultures* 22 : 311-8. doi: 10.1684/agr.2013.0644

Amichi H, Bouarfa S, Kuper M, Ducourtieux O, Imache A, Fusillier JL, et al., 2012. How does unequal access to groundwater contribute to marginalization of small farmers ? The case of public lands in Algeria. *Irrigation and Drainage* 61(S1): 34-44.

Ammar Boudjellal A, Bekkar Y, Kuper M, Errahj M, Hammani A, Hartani T, 2011. Analyse des arran-

gements informels pour l'accès à l'eau souterraine sur les périmètres irrigués de la Mitidja (Algérie) et du Tadla (Maroc). *Cahiers Agricultures* 20 : 85-91. doi: 10.1684/agr.2010.0458

Andorno R, 2010. La dignité humaine une notion « porteuse » de sens. *Journal international de Bioéthique* 21 : 11-2.

Bourdieu P, 1972. Le sens de l'honneur. In : *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Précédé de *Trois études d'ethnologie kabyle*. « Essais ». Genève : Droz (Paris : Le Seuil, 2000).

Chaudhry J, 1990. The adoption of tubewell technology in Pakistan. *The Pakistan Development Review* 29 : 291-303.

Dhawan BD, 1981. *The development of tubewell irrigation in India*. New Delhi : Agricole Publishing Academy.

Faysse N, Petit O, 2012. Convergent readings of groundwater governance ? Engaging exchanges between different research perspectives. *Irrigation and Drainage* 61(S1):106-14.

Groddeck G, 1923. *Le livre du ça*. « Tel ». Paris : Gallimard, 1976.

Hall E, 1966. *La dimension cachée*. « Essais » Paris : Le Seuil.

Hibou B, Tozy M, 2000. Une lecture d'anthropologie politique de la corruption au Maroc: fondement historique d'une prise de liberté avec le droit. *Tiers-Monde* 41 : 23-47.

Kuper M, Hammani A, Chohin A, Garin P, Saaf M, 2012. When groundwater takes over: linking 40 years of agricultural and groundwater dynamics in a

large-scale irrigation scheme in Morocco. *Irrigation and Drainage* 61(S1):45-53.

Leriche R, 1936. De la santé à la maladie. In : *Encyclopédie Française*. VI, 6, 16 1 à 3. Paris : Larousse.

Llamas MR, Martinez-Santos P, 2005. Intensive groundwater use: Silent revolution and potential source of social conflicts. *Journal of Water Resources Planning and Management* 131 : 337-41.

Margat J, 1955. *Rapport sur la poursuite des recherches d'eaux profondes dans le centre du plateau de Meknès*. Meknes (Maroc) : Centre des études hydrogéologiques, section de Meknes.

Moench M, 2007. When the well runs dry and the livelihood continues: adaptive responses to groundwater depletion and strategies for mitigating the associated impacts. In : Giordano M, Villholth KG, eds. *The Agricultural Groundwater Revolution: Opportunities and Threats to Development*. Wallingford (UK) : CABI.

Shah T, 2009. *Taming the anarchy: groundwater governance in South Asia*. Washington (DC) : Resources for the Future Press.

Siebert S, Burke J, Faures JM, Frenken K, Hoogeveen J, Doll P, Portmann FT, 2010. Groundwater use for irrigation – A global inventory. *Hydrology and Earth System Sciences* 14 : 1863-80.

Stour L, Agoumi A, 2008. Sécheresse climatique au Maroc durant les dernières décennies. *Hydroécologie Appliquée* 16 : 215-32.